

## Territoires de l'âme. Espaces de la direction de conscience et de la confession au XIX<sup>e</sup> siècle

---

Nous allons parler ensemble aujourd'hui, comme l'indique le titre, de la confession et de la direction de conscience au XIX<sup>e</sup> siècle, sur lesquelles j'ai mené différentes recherches, la principale étant ma recherche doctorale pendant cinq ans. Avant de commencer, je ne pense pas inutile de rappeler ce que sont la direction et la confession puisque ce sont, dans la France contemporaine, des pratiques qui peuvent paraître lointaines à certains d'entre nous, et c'est bien normal.

- La confession fait partie du rituel catholique et consiste dans le fait de rechercher ses péchés (à partir d'une grille de critères fournie par l'Église) puis d'en énoncer la liste à un prêtre dans le cadre du confessionnal (à l'église), enfin se montrer repentant. Ce dernier est tenu au secret. À l'issue de cette liste, le prêtre peut poser des questions complémentaires ; décider s'il donne l'absolution et si vous devez faire pénitence (qui peuvent prendre différentes formes : prières, privations, jusqu'à la mortification corporelle). L'ensemble constitue un sacrement, qu'on appelle aujourd'hui sacrement de réconciliation (mais c'est assez différent au XIX<sup>e</sup> siècle)
- La direction de conscience est une pratique plus souple : elle n'est pas obligatoire. C'est une pratique de conseil, de guidage spirituel par la conversation ou la correspondance, pour ceux et celles qui cherchent un accompagnement plus large que celui donné au confessionnal. Ma thèse de doctorat portait plutôt sur cette deuxième pratique. Ce petit point étant éclairci, je voudrais dire un mot des raisons qui m'ont poussée à m'intéresser à cet objet.

Faire l'histoire de la confession, pourquoi donc ?

Quoique le XIX<sup>e</sup> siècle soit considéré comme celui de la « déchristianisation » en France (du recul des pratiques), ce lieu commun doit être nuancé<sup>1</sup> ; bien que cela dépende des paroisses et des moments, la confession reste une pratique très répandue : voir le tableau sur la diapo, sur la communion à Pâques : en 1906, plus de 95% des gens se confessent (puisque'il faut s'être confessé pour pouvoir communier). Je cherche donc à comprendre ce qui signifie se confesser, comment les gens se confessent, où, pourquoi, ce qu'ils racontent aux prêtres, comment ils accueillent les prescriptions données, et comment cela s'articule avec le développement de « l'individualisme », c'est-à-dire la tendance générale des personnes à s'identifier comme un individu original et non plus seulement comme membre d'un groupe ou collectif (le village, la communauté professionnelle, la famille...) Faire cette histoire permet d'entrer dans l'histoire « de l'intime », des sexualités, de la morale, des préoccupations quotidiennes, et pas seulement dans l'histoire du fait religieux.

Mais comment faire puisque, théoriquement, c'est une pratique protégée par le secret ? Quels points d'entrée pour une telle histoire ?

---

<sup>1</sup> Cuchet, Guillaume. *Faire de l'histoire religieuse dans une société sortie de la religion*. Publications de la Sorbonne, 2013.

- Ce que les personnes en disent. Les sources « du for privé » : correspondances, journaux personnels (voir diapo)
- Les représentations culturelles et littéraires : l'obsession anticléricale de la confession et le genre de la littérature de confession (voir diapo)
- L'histoire matérielle : espaces de l'église, confessionnaux, journaux qui détaillent les « heures de permanence » etc. (voir diapo)

Aujourd'hui, nous allons donc traverser cette histoire de la confession à l'aide de ces différentes sources pour nous renseigner.

### *Se préparer à la confession*

La confession est un geste qui se prépare : il s'agit d'arriver au confessionnal en ayant déjà une idée de ce qu'on va dire. La préparation peut se faire par l'examen de conscience, le soir : passer sa journée en revue pour examiner les mauvaises actions ou les points à améliorer. Dans cette préparation, on peut s'appuyer sur des supports : sur le diaporama, vous avez une « méthode coupée » (on répond à la question en coupant le papillon de papier si on est concerné), ou encore une grille d'examen quotidien (détailler un peu l'analyse et le principe de la quantification, en profiter pour dire un mot sur les péchés à rechercher)

Il est ensuite nécessaire de faire le choix d'un confesseur. Théoriquement, on doit se confesser au curé de sa paroisse (concurrence avec l'offre d'autres communautés comme les Jésuites). Mais, quand il y a plusieurs possibilités – plusieurs prêtres ou vicaires – le choix est fait à partir de critères comme la réputation ou même... la nouveauté du confesseur : voir sur le diaporama les exemples d'Émilie Serpin ou de Claire Pic. Philippe Boutry parle même de « courtage de confession » pour désigner les pénitents mécontents qui changent de confessionnal quand la confession ne leur convient pas<sup>2</sup>. On y reviendra d'ailleurs tout à l'heure quand on parlera des confesseurs qui se scandalisent de telles pratiques.

Une fois à l'église, parvenir jusqu'au confessionnal peut se révéler un véritable parcours du combattant. Il peut y avoir une file d'attente dans laquelle se produisent des scènes de conflit, à tel point que les confesseurs sont parfois obligés d'intervenir. Dans la longue biographie que lui a consacré une de ses dirigées, elle cite des extraits de lettres et de récits de l'abbé au confessionnal. Il s'agace au sujet d'une mère venue espionner sa fille au confessionnal : « Je lui ai aplati la porte sur le nez en lui marchant sur le pied » ; il est obligé d'intervenir pour faire baisser le niveau sonore : « voulez-vous confesser à ma place ? » Les gens vont jusqu'à se disputer en attendant : « Hier on s'est disputé, chamaillé, une personne a été mordue au sang dans mon confessionnal. »

Pour éviter le vacarme et les indiscretions, plusieurs curés font le choix de fixer des créneaux pour chacun et de définir des règles. Sur le diaporama, on voit que les brochures paroissiales et diocésaines comportent des précisions sur les règles d'accès aux confessionnaux, rappelant notamment qu'on ne doit pas commettre d'impolitesse et d'injustice avant d'entrer au confessionnal. Monseigneur Baudrillart est obligé de son côté de rappeler à sa dirigée que certains créneaux sont réservés à la confession des plus modestes qui travaillent la journée (diaporama, à nouveau).

On voit donc que si la confession est un acte intime qui touche à l'aveu de ce qu'on souhaite en général cacher, c'est d'abord une pratique qui s'inscrit dans un espace et une organisation matérielle.

<sup>2</sup> Boutry, Philippe. *Prêtres et paroisses au pays du Curé d'Ars*. Cerf, 1986.

Il faudrait par ailleurs questionner ce terme « d'intime<sup>3</sup> » : dans l'église, on se confesse sous les yeux d'autres personnes, qui peuvent jauger le temps passé dans le confessionnal, la mine de celui qui en sort. Les menuisiers se posent d'ailleurs de multiples questions sur le meuble du confessionnal, dans un temps de reconstruction des églises de Paris (diaporama)

*De quoi parle-t-on au confessionnal et/ou en direction ?*

Toute la vie doit être observée et surveillée à partir de la grille morale de l'Église. Cela signifie qu'on peut concrètement aborder n'importe quel sujet dès lors que cela a été une occasion de pécher. Les gens s'accusent d'être trop gourmands, de trop aimer le confort ; abordent leur colère, leur jalousie, leur envie, mais aussi leurs doutes spirituels. On y parle aussi de sexualité, en particulier de tout ce qui touche à la limitation des naissances (le retrait, qui devient un sujet majeur à partir des années 1870) ou encore de l'avortement. L'abbé Huvelin évoque ainsi l'une de ses pénitentes :

On a beau être jeune, jolie et comtesse, et même pieuse : cela ne vous empêche pas de vous faire avorter deux fois, des œuvres de votre mari et à l'insu de celui-ci. Je viens de voir la coupable, qui est venue à mon confessionnal par cette pluie de novembre.

On retrouve les questions de sexualité dans la direction de conscience en général : les femmes viennent se plaindre des exigences sexuelles de leur mari, ou encore de leur crainte de nouvelles grossesses. Les hommes parlent de masturbation – des moyens de la combattre, de la régulation du désir. Certaines femmes viennent chercher une écoute qui fait défaut ailleurs : Émilie Serpin, que nous avons déjà rencontrée plus tôt, se reproche à plusieurs reprises « d'assommer » son confesseur du « récit de [s]es misères ». Elle rejoint là une façon de percevoir le confessionnal qui n'avait pas échappé à Charlotte Brontë qui, dans *Villette* (1853) fait dire à son personnage :

My days and nights were grown intolerable, a cruel sense of desolation pained my mind... I wanted companionship, I wanted friendship, I wanted counsel. I could find none of these in closet of chamber, so I went and sought them in church and confessional.

Comme on l'imagine, ces conversations, quoiqu'abritées, ne sont pas toujours fluides. Louise Lafargue, jeune fille bordelaise, écrit dans son journal : « Aujourd'hui j'ai été me confesser, c'est une chose qui me coûte bien<sup>4</sup> ». Bien loin d'une pratique éthérée ou mystique, la confession est un moment pendant lequel on peut rire, se déconcentrer : Claire Pic raconte le rire qui la saisit lorsqu'elle aperçoit les mollets du curé dont la soutane est trop courte (extrait sur le diaporama). Les confesseurs sont aussi en butte à des pénitents indisciplinés. L'abbé Huvelin se plaint de comportements indélicats : « Je n'ai pour ainsi dire vu que des personnes qui venaient se confesser sans trouver leurs fautes. J'ai déchiré trois mouchoirs et les boutons de ma soutane dans mon exaspération<sup>5</sup>. » Cette indiscipline suscite parfois des réactions violentes des confesseurs. Le thème de la violence sur les enfants est fréquent et les paroissiens ne manquent pas de s'en plaindre quand il la juge excessive. On en trouve trace même pour les enfants de la bourgeoisie. Louise Lafargue raconte ainsi que sa sœur Thérèse, qui a douze ans, a manqué d'être souffletée par le curé qui la trouvait indisciplinée. La presse anticléricale se fait d'ailleurs l'écho de ces discussions, dans un

<sup>3</sup> Voir ma contribution au numéro 6 de la revue *Sensibilités*, « Les paradoxes de l'intime », Anamosa, 2019 – disponible sur HAL.

<sup>4</sup> Journal de Louise Lafargue, APA, 1864.

<sup>5</sup> Cité dans Portier, Lucienne. *Un précurseur : l'abbé Huvelin*. Cerf, 1979.

contexte d'abaissement du seuil de tolérance à la violence commise sur les enfants (extrait de *la Lanterne* sur le diaporama, 1878)

Malgré la dimension universelle du sacrement et de cet usage de la confession par les catholiques, il reste que le cadre de la pratique dépend étroitement du genre et du milieu social des personnes.

*Du genre et du milieu social en confession*

Le choix d'une église où aller se confesser n'est pas anodin. Chaque église a sa réputation et surtout, son public. L'hebdomadaire *La vie parisienne* souligne avec humour dans l'article « Une église à la dernière mode » que toutes les églises n'accueillent pas le même public<sup>6</sup> : « Notre-Dame, c'est la grandeur ; Saint-Étienne-du-Mont, la grâce ; Sainte-Clotilde, le rococo gothique ; le Panthéon, le rococo Michel-Ange ; à Saint-Thomas d'Aquin, c'est le grand monde d'hier ; à la Madeleine, c'est le high-life d'aujourd'hui (...) La nouvelle église de la Trinité, c'est le confortable, le dernier chic, l'église de la Chaussée d'Antin, d'un monde mosaïque, fonctionnaires grands et petits boursiers libérés, femmes qui courent ou font courir, moitié boulevard des Italiens et barrière Clichy<sup>7</sup> ». Le choix même d'un confesseur est marqué du sceau de logiques de distinction et d'entre soi. Arthémine de Menthon se plaint de son confesseur à son directeur de conscience, Monseigneur Dupanloup (évêque d'Orléans). En un mot, elle le trouve... balourd :

Mon Père, je ne croyais pas en me dévouant d'avance à me confesser au nouveau vicaire de Menthon que je tomberais si mal. Je n'ai jamais entendu parole si hésitante, plus troublée que la sienne, jointe à l'extérieur le plus faible qui se puisse imaginer. J'ai eu de la peine à m'adresser [...] je vais tâcher de persévérer là tant que ce sera possible. L'impatience que j'éprouve d'être réduite ainsi fait, qu'en dehors toutefois du temps que je me confesse, je me sens des dispositions de mépris et de moquerie qui est loin du respect particulier que je devrais à ce pauvre prêtre<sup>8</sup>.

Dans un contexte de renouvellement des élites et de concurrences entre couches de l'aristocratie, le choix d'un confesseur ou d'un directeur réputé – et très sollicité – est un critère de distinction. Le temps qu'un prestigieux ecclésiastique vous accorde signifie votre importance. On a déjà vu plus haut que les curés essaient de limiter la mixité sociale dans les files d'attente de crainte de querelles de préséance.

Le genre pèse aussi de tout son poids dans cette histoire de la confession. Si nous revenons ensemble à un extrait déjà montré au début du diaporama, on note qu'il est explicitement demandé aux femmes de céder leur place aux hommes quand ils se présentent. Pourquoi cela ? La confession des hommes – ou plutôt la résistance des hommes à la confession – devient une obsession du clergé au long du siècle. Pour différentes raisons – sur lesquelles on pourra éventuellement revenir en question – l'écart de pratiques religieuses entre les hommes et les femmes se creuse au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce constat suscite une forme de panique au sein du clergé qui cherche à s'adapter aux attentes présumées de ce public qui préfère aller boire un verre au cabaret que rester dans l'église pendant le sermon. On laisse ainsi aux hommes les meilleures places dans la nef – quitte à en

<sup>6</sup> Sur l'intrication entre mondanités et pratiques spirituelles, voir Sadoun, Clara. « Des confessionnaires embaumant le patchouli ». *Archives de sciences sociales des religions*, n° 1, 2014, p. 143-61..

<sup>7</sup> *La Vie parisienne : mœurs élégantes, choses du jour, fantaisies, voyages, théâtres, musique, modes*, 5 janvier 1867, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1263197w/f811.item>.

<sup>8</sup> Arthémine de Menthon à Mgr Dupanloup, 22 avril 1852.

chasser les femmes, ou encore à les faire passer après, comme l'indiquent les précisions sur les files d'attente. Les confesseurs sont très attentifs aux hommes avec qui ils développent d'autres techniques de direction. Monseigneur d'Hulst décrit ses tentatives de rééquilibrage dans son confessionnal, et les questions particulières dont il discute avec les jeunes hommes :

Je me retire de plus en plus de la confession des femmes, ce qui n'est pas pour vous déplaire. Il faut que tout tienne dans deux heures et demi par semaine. Aussi commencé-je à décourager l'essaim. Mais les hommes reprennent toute la place abandonnée par les femmes, et ce ministère très important n'est pas de ceux qui prennent peu de temps. Les jeunes gens ont une autre manière d'être absorbants. Avec eux la confession marche rondement, mais il faut causer de leur étude et être prêt à les suivre sur le terrain des discussions qui préoccupent leur foi<sup>9</sup>.

Cet extrait souligne également la perception de l'activité de confession par le prêtre, un « ministère très important » qui doit tenir dans « deux heures et demi par semaine ».

#### *Le point de vue des confesseurs*

Ce temps passé au confessionnal, s'il varie selon les prêtres, est présenté comme un indice de virtuosité, d'engagement et de succès dans les biographies édifiantes de curés publiées en masse à partir des années 1860. Il n'y a pas une introduction qui ne mentionne pas la « foule des enfants spirituels » ou le « confessionnal assiégé » du prêtre que l'on cherche à mettre en valeur. Le curé d'Ars – lieu important de pèlerinage – était connu pour des performances de confession de plus de sept heures d'affilée. Les multiples publications dont il a fait l'objet s'accorde sur le fait que le confessionnal était son activité pastorale principale (voir l'extrait sur le diaporama).

Cette pression sur les confessionnaires et le temps des prêtres s'accroît encore à Pâques, temps de l'obligation de la confession. Arthur Mugnier, le « confesseur des duchesses », décrit dans son journal personnel<sup>10</sup> les temps qui précèdent Pâques :

Confessé, confessé, confessé à cause de la Saint Joseph. Les femmes ne se lassent pas de ce sacrement. Les guichets se ferment, se rouvrent. Des péchés à droite, des péchés à gauche.

L'abbé Mugnier se plaint en particulier des femmes, et ses collègues sont nombreux à le rejoindre sur ce point. Comment expliquer cette mise en scène quasi-systématique, dans les journaux personnels et dans les biographies, de cette distance à la confession des femmes ? Afficher son peu de goût pour la confession des femmes est une forme de réponse aux discours hostiles venus des anticléricaux qui accusent les prêtres d'aimer cette intimité et cette proximité aux femmes. Considérant l'exigence de charité qui pèse sur les prêtres, on est parfois surpris du caractère violemment misogynne de certains paragraphes de leur plume :

Voyez-les, ces dévotes hystériques ; elles ne sont que faiblesse ou vice. Ah ! j'en connais, moi ! Je pourrais les peindre ! Égoïsme, jalousie, sensualité, orgueil, très souvent passion toute terrestre pour un prêtre, voilà leur bilan. Mauvais fruit d'un mauvais arbre<sup>11</sup> !

<sup>9</sup> Mgr d'Hulst à Mme de Châteaurenard, non datée, certainement 1885.

<sup>10</sup> Mugnier, Arthur. *Journal de l'abbé-Mugnier : 1879-1939*. Paris Mercure de France, 1985.

<sup>11</sup> Mgr d'Hulst, *Lettres de direction*, Paris, Poussielgue, 1905, lettre du 16 octobre 1885.

Les femmes sont perçues comme un public particulièrement pénible – ou en tout cas, les confesseurs rappellent en permanence leur peu de goût de la confession féminine. L'abbé Huvelin est irrité par les formes de résistance et d'adaptation que ses pénitentes développent quand il leur refuse l'absolution : « Quand je refuse l'absolution, elles vont aux autres prêtres. ». Certaines se montrent plus explicitement hostiles : « Une dame que je connais très peu m'a fait envoyer un cercueil doublé de violet... elle m'a trouvé lugubre sans doute ! » ; « On m'a fait envoyer un peigne et une brosse. » ... « Heureusement qu'il y a des grilles car je tordrais le cou à ces femmes-là. ».

Face à cette vague de pénitents indélicats, les bulletins paroissiaux ne cessent de rappeler les règles d'une bonne confession :

« Mon Père, j'ai manqué la Messe le dimanche parce que j'étais au lit malade. » Accusation inutile, perte de temps ! « Mon Père, ce matin, en me rinçant la bouche, j'ai avalé de l'eau et je n'ai pu communier. » Où est le péché là-dedans ? Encore une accusation inutile ! Et combien d'autres de ce genre !

Prière aussi aux personnes qui n'ont pas de péchés à accuser de ne pas venir demander une absolution. L'absolution de quoi ? Qu'elles restent donc à leur place, où doivent rester aussi celles qui ne passent au confessionnal que pour avoir une simple bénédiction. Le temps pascal du confesseur est trop bien employé à entendre les vrais pénitents pour le gaspiller auprès de ceux qui n'ont nul besoin de son ministère.

Que dire enfin à ceux, à celles — en petit nombre, heureusement, — qui cherchent dans leur confession à se rendre intéressants ? Ils devraient savoir que le confessionnal n'est pas un salon, où l'on parle de tout et de tous. On y peut conter, ses peines, y faire ses confidences, y demander des conseils ; on ne doit pas y bavarder pour des bagatelles. N'oubliez pas que nous aurons un jour à rendre compte de toutes nos paroles inutiles, et je crains bien que les inutilités passées à travers la grille du confessionnal ne soient très sévèrement jugées. En un mot, dans vos confessions, soyez brefs, sincères, loyaux, tout en étant complets<sup>12</sup>.

En dépit de ces froissements, il reste que la confession et la direction de conscience sont des compétences très valorisées qui contribuent à la construction des carrières des ecclésiastiques et à leur reconnaissance. On a déjà vu que le curé d'Ars a bâti sa réputation à partir de ses talents pour ce ministère. Bien d'autres ont développé leur réseau, leur visibilité et leur succès à partir de cela. Mgr Dupanloup constitue l'archétype du directeur « célébrité », très sollicité et très occupé, depuis des paroisses de premier plan jusqu'à l'archevêché d'Orléans en 1849 et l'Académie Française en 1854. Ces divers postes le mettent au contact des élites urbaines nobles et bourgeoises qui le sollicitent pour leur conscience. Ces demandes ont été de plus en plus nombreuses et pressantes à mesure de l'avancée de sa carrière, jusqu'à sa nomination à Orléans. Il tisse autour de lui un réseau de dirigées aristocrates – femmes et hommes : les familles de Virieu, du Boÿs ou encore de Menthon, par exemple.

Il nous reste à examiner une dernière facette de cette histoire : la façon dont la littérature anticléricale (et les anticléricaux en général) s'emparent de la pratique de la confession pour en faire le cœur de leur dénonciation de l'Église catholique et de sa supposée emprise sur les consciences.

<sup>12</sup> *La Demi-Butte : bulletin paroissial de Saint-Jean l'Évangéliste*, Paris, 1919.

*Le sombre imaginaire du confessionnal*

La confession et la direction de conscience sont des thématiques anciennes de la littérature polémique. Dès la structuration de la pratique de la direction de conscience des laïques au XVII<sup>e</sup> siècle, les premières charges apparaissent. On en trouve par exemple sous la plume de La Bruyère ou Boileau :

Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger :  
 Il faut sans différer savoir ce qu'il en pense.  
 Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.  
 Qu'il paroît bien nourri ! Quel vermillon ! quel teint !  
 Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint.  
 Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine ;  
 Il eut encore hier la fièvre et la migraine ;  
 Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,  
 Il seroit sur son lit peut-être à trembloter.  
 Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,  
 Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes<sup>13</sup>.

D'emblée, confession et direction sont dénoncés comme des lieux de séduction, d'emprise, d'intrigue, de débauche, comme un outil stratégique pour des prêtres qui voudraient accéder à des ressources financières ou sociales. Cette thématique est rechargée au XIX<sup>e</sup> siècle par Michelet qui donne un véritable traité théorique au discours anti-confession et direction dans *Le prêtre, la femme, la famille* (1845). Cet ouvrage est important car la plupart des publications anticléricales vont ensuite décliner ses thématiques sous forme d'histoires, de feuilletons, de romans scandaleux, voire de fausses « physiologies » du noir Jésuite. Cette littérature n'est d'ailleurs pas cantonnée aux journaux ou brochures à bas coût : dans *la Chartreuse de Parme*, Stendhal fait de la confession un outil de l'intrigue et contribue à l'élaboration du « type » littéraire du confesseur : « Cet animal-là a une maîtresse ou un confesseur »

À ces mots, le comte Baldi ouvrit démesurément ses yeux si beaux ; il comprenait seulement. – Si tu connais ce digne personnage de Parme, pour lequel tu espères de l'avancement, dit la marquise à Riscara, apparemment qu'il te connaît aussi ; sa maîtresse, son confesseur, son ami peuvent être vendus à la Sanseverina.

Le développement de l'imprimé et de la civilisation du journal catalyse la naissance d'une littérature à scandale, entre érotisme et dénonciation, sous la forme de petits romans produits en chaîne ou encore de feuilletons de confessionnal dans les journaux. Sur le diaporama, on peut voir des échantillons de titres de ces productions. Ils insistent sur le secret et le mystère du confessionnal qui dissimuleraient la débauche des prêtres ; il faut également noter qu'ils traduisent la crainte du désordre dans la famille et dans l'organisation des rapports de genre (« la mère Duchesne... ») c'est à relier aux motifs développés par Michelet sur la confession comme lieu de sape de l'autorité masculine, que ce soit celle du père sur ses enfants ou du mari sur sa femme. On y trouve aussi le thème du célibat des prêtres, question qui doit s'analyser à l'aune de l'histoire des masculinités. A un moment de construction de la figure du citoyen autonome, guidé par son libre-arbitre, régulé et

<sup>13</sup> Nicolas Boileau, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1979, p. 90.

stabilisé par la vie familiale et le mariage, le prêtre constitue une exception dangereuse à l'ordre de genre. C'est la raison pour laquelle la plupart de ces romans s'intéressent en particulier aux enfants illégitimes des confesseurs, cherchant à montrer que le célibat des prêtres constitue une menace pour la filiation. Il s'agit de dénoncer les risques du Code Civil de 1804 qui interdit la recherche en paternité. Ce thème de l'autorité paternelle est aussi décliné autour des enjeux de transmission de patrimoine : les confesseurs sont présentés comme des « chasseurs de dot » et de capitaux, ce qui révèle la crainte que les enfants n'offrent leur patrimoine aux congrégations, ce qui est désormais possible. Ces titres usent parfois de « déguisements », au sens où ils reprennent les codes d'autres types de publications : biographies édifiantes, traités documentaires, traités de médecine.

La presse anticléricale en plein essor fait elle aussi du confessionnal un thème privilégié de la caricature et de la polémique. On peut citer *la Calotte* ou la *Lanterne de Boquillon* (diaporama). Cette presse s'intéresse en particulier aux jeux possibles sur le dispositif matériel du confessionnal, à l'exemple de la grille, support d'érotisation par le jeu du caché/dévoilé (exemple sur le diaporama). Enfin, certains journaux vont jusqu'à proposer à leurs abonnés du matériel anticonfessionnal : sur le diaporama, nous avons les ancêtres des autocollants, des papillons à coller dans les espaces dénoncés.

### *Conclusions*

Vous voyez que l'histoire de la confession permet tout à la fois de faire de l'histoire de la vie privée et de l'intime, de l'histoire sociale, de l'histoire du fait religieux, de l'histoire de la presse et du marché éditorial. C'est un observatoire.

Si vous voulez en savoir plus, la plupart des sources montrées sont disponibles sur Gallica (toute la presse en particulier + une liasse de la correspondance de l'abbé Mugnier vient d'être numérisée)

Sinon mon livre est paru l'année dernière (diaporama) ou encore différents articles eux aussi disponibles en ligne.